



## Du même auteur

aux Éditions l'iroli

*Les Perce-oreilles*, nouvelles, 2006

*Tordu*, nouvelles, 2008

aux Éditions du Roure

*Tirez pas sur le caviste*, nouvelles, collectif, 2008

## COMMENT DEVENIR GUERRIER MASSAI

Esthétique (inavouée) de la béatitude

Éric Gilberh

# Comment devenir guerrier Massai

Roman

artSens éditions  
L A S T S E N S E D I T I O N S

© arHsens édiTions 2011

[www.arHsens.com](http://www.arHsens.com)

*Encore une fois,  
ce livre-là,  
pour Aurélia.*





## UN

La maison m'avait coûté la somme rondelette de trois cent soixante-quinze mille francs. Hors frais de notaire, bien entendu. Comme elle n'était pas reliée à l'eau du réseau, faire forer un puits, poser une pompe, un surpresseur et tout un système de potabilisation avait rallongé la note de vingt-sept mille billets. Plus douze mille pour se débarrasser du groupe électrogène en tirant les fils électriques de la ligne EDF la plus proche. Cent quinze mètres de câbles et de pylônes à ma charge. Nouvelle hémorragie pour avoir le téléphone. Ajoutez à cela une tondeuse à arbre à cames en tête, une tronçonneuse, des bacs récupérateurs d'eau de pluie et une panoplie phénoménale d'outils de jardinage pour entretenir les deux mille mètres carrés de terrain descendant en pente douce vers la Seine, et vous obtenez un amas de factures méphistophélique. Vingt-trois vertigineuses années d'un remboursement à 11 % de taux d'intérêt, sans compter l'assurance, furent nécessaires pour venir à bout du crédit immobilier. Ensuite, le relais fut assez naturellement pris par les crédits revolving, en millefeuilles, permettant travaux d'agran-

dissements multiples et réparations urgentes. Ainsi, chaque 5, 15 et 25 du mois, le paiement de traites stupéfiantes me vidait le cœur de son sang honnête pour remplir celui, faisandé, d'une foulditude d'organismes voraces. Je haïssais ces suppôts de Satan et priais pour que nos créanciers soient victimes d'une bonne chaude-pisse, ou de n'importe quelle abjecte IST qui leur collerait des démangeaisons. Voire des croûtes.

Naïfs, Henriette et moi avons vingt-trois ans le 16 mars 1983, jour de la signature définitive chez Maître Bissonnette, squasheur impénitent et mâchonneur compulsif de chewing-gum à la fraise, et nous trouvions sidérant de pouvoir vivre loin du monde, retirés, libres d'une certaine façon. Nous nous bercions d'illusions et de promesses. Promesses mirifiques de potager bondé, de faons adorables broutant dans notre jardin au lever du jour, de crottes de lapin en cercles parfaits, de longues balades sous les châtaigniers en fleurs, de plates-bandes bariolées et de séances d'amour débridé dans le fourrage et le torchis. Bref, d'un retour vivifiant à la nature.

À quarante-neuf ans passés de onze mois, c'était toujours sidérant, mais d'un sidérant un peu moins exotique. La municipalité ne déneigeait jamais. Le facteur ne passait que quand ça lui chantait, c'est-à-dire très rarement, surtout pas quand il faisait trop chaud ou trop froid, quand il pleuvait, et j'en oublie. Nos amis s'égarèrent en venant à nos soirées. Il n'y avait pas de faons, mais des chiens errants et des renards. Trois de mes meilleurs chats avaient été décapités et éviscérés. J'avais retrouvé leurs carcasses fumantes sur la terrasse. En février 1994, l'eau du puits avait gelé et nous n'avions pas pu nous laver chez nous quinze jours durant. En avril 1998, une harde de sangliers en furie avait défoncé le terrain et failli me faire la peau. Au fil des années, je m'étais mis à craindre ce coin perdu autant que je l'aimais. C'était la jungle colombienne à trente-huit kilomètres

de Paris. La solitude périlleuse des exilés du bout du monde pour habitant de l'Île-de-France, en somme.

Grosso modo vingt-six ans, deux mois, trois semaines, quatre jours et une poignée d'heures après avoir emménagé, j'étais, pour ainsi dire, sur la paille. Divers ennuis de toiture, d'étanchéité, de circuit électrique, et moult autres insolites catastrophes aussi hétéroclites que variées m'avaient saigné à blanc, et je cherchais désormais le sens véritable de mon existence. N'étais-je sur cette terre que pour engraisser plombiers, électriciens, parqueteurs, vitriers et carreleurs ? Pour offrir de nouvelles piscines aux créanciers de tous poils ? Payer les uns, surpayer les autres ? Me faire rabaisser par le menuisier qui ricana en découvrant que j'ignorais la signification que sa profession conférait au mot « sauterelle » ? Cette maison était devenue une monumentale paire de menottes affamée de grosses coupures, elle avait mis à nu mon ignorance et ma maladresse.

En fait de maison, disons que c'était plutôt, oui, un chalet.

Partis d'une chaumine, nous avions, à force d'investissements douloureux, abouti à un chalet étalant ses deux cent dix mètres carrés sur un étage. Toit pentu et volets sculptés, soit, mais c'était un chalet quand même. Du bois. Qu'il fallait repeindre et traiter tous les deux ans. Vaillant trentenaire, j'avais adoré barbouiller les planches à coups olympiques de pinceau, et j'avais, plein d'une allégresse inconsciente, posé de mes mains la véranda de la façade ouest. Aménagé le sous-sol. Maintenant, cet entretien à la gomme me gonflait. J'avais passé l'âge. Chaque printemps, je dilapidais deux semaines à tailler les trop nombreuses haies qui nous protégeaient des voisins. Cela dit, des voisins, nous n'en avons qu'en été. Nous étions les seuls à avoir choisi d'habiter là douze mois sur douze. Propriétaires de la dernière habitation de cette section du chemin de halage – une longue bande de terre défoncée, caillouteuse, tortueuse,

pas éclairée, envahie de ronces, au pied d'un fleuve capricieux, en proie à toutes les variations de niveau. À cause de ça, j'avais bousillé deux voitures, et l'assurance ne voulait rien entendre.

Affalé dans mon fauteuil, chaussons aux pieds et plaid vichy rouge et blanc en travers du torse, France Musique en sourdine, j'en étais à peu près là de mes considérations de quasi-quinquagénaire méditatif, compilant additions abyssales, pots de peinture plus vernis plus..., et soustractions affolantes, revenus moins dépenses moins..., considérant ma nouvelle vie d'homme mûr d'un œil neutre, quand je réalisai dramatiquement qu'on y était. Mon traditionnel mal de genou droit. Les élancements syncopés. Ma rotule abîmée lors d'une catastrophique partie de pêche m'avait titillé toute la journée, voilà qu'elle balançait ses éclairs furibards. Je grimaçai et regardai ma montre. Cette année, ça arrivait plus tôt que l'année précédente : il était vingt-trois heures vingt. Précoce, mais symptomatique signe des temps. La température extérieure avait dû passer sous les 0°C, les conditions d'hygrométrie et de pression étaient réunies. Je détestais avoir un corps vieillissant accomplissant le boulot d'une grenouille, mais je n'avais pas le choix. Les rhumatismes faisaient leur entrée fracassante et moi, Gabriel Poussin, je devais courber l'échine et accepter les désagréments de l'inéluctable hiver. La pire des saisons qui soient quand on vit reclus. Un tunnel d'emmerdements carabinés. Résigné, je portai mon verre de vin à ma bouche et offris une vague de gigondas délicieux à mon gosier.

En ce pathétique 9 décembre, le froid rongait les madriers de notre logis et le feu crépitait comme mille essaims d'abeilles joueuses dans le poêle à bois. Une chaleur maternelle baignait la pièce. Des ondes brûlantes chevauchaient au galop jusqu'à mon visage dégoulinant de sueur. Et, comme annoncé par ma jointure, la neige commençait à tomber, dehors, derrière la longue fenêtre quatre vantaux,

triple vitrage 4/16/4/16/4 saturé de gaz argon qui, l'an dernier, m'avait été facturée la bagatelle de deux mille huit cents euros.

J'entendais le froufroutement des flocons qui emplissaient la nuit noire d'un terrible chuchotement ténébreux de mauvais augure. Je devais me servir de la voiture tôt le lendemain matin et, si ça se décidait à dégringoler plus sérieusement, j'allais devoir me lever à sept heures pour pelleter jusqu'à la route principale. Je sirotais mon huitième verre de vin de la soirée en pestant contre le mauvais temps et contre cet empaffé de maire qui refusait mordicus de nous envoyer la saleuse au motif mesquin que le chemin appartenait aux riverains et non à la municipalité, tandis qu'Henriette, allongée sur le canapé, lisait. Ses beaux yeux rêveurs caressaient, l'une après l'autre, les pages d'un bouquin quelconque.

Ah, mon Henriette! Femme bénie d'entre les femmes bénies! Apaisante muse scintillante et brune de mes nuits! Du coin de l'œil, je l'épiais. Curieusement, avec les années, j'étais devenu, en quelque sorte, cyclothymique, question sentiments portés à mon épouse. J'alternais facilement sensiblerie débordante et haine farouche. Désir de bisous et aspiration aux coups de pieds. Ce soir, je décidai de l'aimer. À la vue de sa poitrine généreuse comprimée dans un pull-over rose bonbon des plus émouvants, je mis maire et ennuis de côté. Henriette. J'avais envie de me faire badin, lutineur, butineur, de redevenir l'amant vigoureux des premières années, de lui réciter, pourquoi pas? un petit sonnet sémillant et coquin. Je me penchai vers la table basse, attrapai la bouteille et optai pour un :

«Il neige, tu as vu? Comme c'est beau! Et féérique! On n'est pas bien, ici? Toi et moi? Chanceux d'assister à un tel spectacle! Et si on fêtait ça? Si on se laissait aller? Si on lâchait la rampe? Allez! Faisons des folies!»

Silence.

Je remplis mon verre et ajoutai :

«Hmmm?»

Sans abandonner sa page, la réponse cingla :

«Tu bois trop.»

Mesquin.

«À ton âge, il serait temps de lâcher du lest. Tu deviens verbeux.»

Le désir de sonnet se dilua dans une bassine d'acide de batterie. Assombri, je me repliai dans mon fauteuil.

Épisode symptomatique de notre difficulté à communiquer, ça. De plus en plus flagrante, d'ailleurs. En fait, aussi terrifiant que cela puisse être, nous n'étions plus sur la même longueur d'onde. Voilà tout. Quelques années plus tôt, Henriette aurait sauté sur l'occasion. Elle aurait bu de bon cœur en ma compagnie. Nous aurions refait le monde. Philosophé. Causé politique. Du réchauffement climatique. De la famine généralisée qui décimait l'hémisphère sud. Puis, nous aurions forniqué. Plus maintenant. À quoi cela était-il dû? Aucune idée. Ça me rendait malheureux.

Et, soudain, la maison me sembla vide. Comme ma vie.

Où était ma fille, ma Fanny? Où étaient mes chats morts? Où étaient mes ambitieux rêves de jeunesse? L'envie d'aventure? D'expériences fortes? Dépité, j'entrevois la sinistre vérité. Cette foutue maison était un gouffre qui avait englouti mon argent, mes espoirs, mon ambition, et qui digérait les centimes restants. Sans nous en apercevoir, ma femme et moi, nous nous y étions enterrés, bannissant de nos existences respectives ce qui en avait constitué le sel. Désormais, je le savais, nous étions deux étrangers pantoufflards vivant sous le même toit. De la colocation. Édifiant. Deux vieillards en devenir passant leurs soirées, l'un à biberonner du côtes-du-rhône, l'autre à lire les âneries de Dieu sait quel écrivain à la mode.

Je me sentais abandonné. Pétri d'incertitudes et d'angoisses. Ma

tête tournait. J'étais bel et bien saoul. Mais j'avais envie de me péter pour tenir le choc. Ça, oui. Mon projet : j'allais assécher la bouteille de Château du Trignon, gigondas Quiot rouge 2005, et m'en ouvrir une seconde pour me réveiller avec une gueule de bois outrancière et pelleter cette putain de neige sur un nuage.

Je vidai mon verre d'une traite, m'en resservis un neuvième.

Henriette ne broncha pas.